

Charles-Albert Cingria (1883-1954) – **Le parcours du Haut Rhône ou la Julienne et l'ail sauvage**. Textes et croquis pris sur la route par Charles-Albert Cingria et Paul Monnier. Première édition parue chez Egloff, librairie de l'Université de Fribourg, 1944.

Pages consacrées à une excursion au col du Simplon et à son hospice.

Départ. Par les étroites rues altières, nous montons d'abord en longeant le château Stockalper qui est plutôt un palais – comme le palais Pitti – avec ses hautes tours de blocs frustes assemblés et son tracé architectural de hardie humaniste maîtrise. Aux angles se trouvent ces tours, et sur elles, ces extravagantes noix de Galles que je disais.

Tout en montant, notre attelage fait s'écarter des écoliers dont les souliers ferrés lancent des étincelles. Je n'ai jamais vu des types d'enfants si variés ni si étranges. La plupart sont pâles et ont des cheveux noirs ; d'intenses fusillants regards du plus pur saphir. Quelques-uns ont du sparadrap rose à certaines places sur le cuir chevelu. C'est pour boucher des trous qu'ils se sont fait en se battant à coups de silex ou en se lançant les uns les autres contre les platanes ou les murs. Notre intérêt les amusait beaucoup. Leur moniteur nous salue.

Quelle excellente idée nous avons eue de décider cet excursus ! (...)

- Cette maison ?

- Ça c'est l'ancien hospice. L'autre, on le voit déjà. Regardez !

En effet, nous y sommes. Il était temps, bon Dieu de bon Dieu ! Je n'ai plus de doigts, plus d'oreilles, plus de nez. Ce grand édifice saumon rectangulaire va porter remède à tout cela. Nous sommes devant un escalier, une porte. Nous sautons dans la neige.

Les corridors. Ils sont dallés comme à Saint-Maurice – de grosses pierres plates frustes assemblées – et les voûtes répercutent l'écho de nos propos qui se tiennent et de gens qui passent.

Nous ne savons d'abord pas très bien vers quoi nous orienter. Il y a une cellule à droite qui est grillée – un grillage de poste avec un guichet. C'est donc la poste, dans le couvent même. Le receveur est un abbé, tout jeune. Il n'a qu'une exclamation en voyant mon ami le peintre.

- Monsieur Monnier !

J'avais, je l'avoue, beaucoup d'appréhension. Ces chanoines sont très humains, très bons, mais ce serait errer que de tomber dans le travers de pas mal de ceux de nos cantons romands qui subissent en ce moment une phase d'amateurisme mystique – quand ce n'est pas encore de la vautélisation pure et simple – que de s'imaginer qu'il n'y a qu'à frapper à la porte d'un couvent pour y être reçu à bras ouverts. Ces moines – mais d'abord ce ne sont pas des « moines », ce sont des chanoines portant le camail rouge, et dans le Valais on les appelle Monsieur ou ces Messieurs – pratiquent certes, comme nous la devons tous pratiquer, et mieux sans doute puisque de par leur état ils y sont spécialement affectés, la plus

excellente des vertus chrétiennes. Cependant l'hospitalité, partie de la charité, nous doit premièrement commander d'être charitables nous-mêmes ; elle doit aussi nous commander un certain tact, un certain tour, un certain ton. Ce n'est pas n'importe quelle équipe truculente dont la fibre mystique ou pseudo-mystique n'a de sursaut que dans ces occasions-là, pour une partie – la leur, spécifions-le bien – nettement avantageuse, qui doit avoir effet de tout mettre en branle dans une de ces saintes maisons. Des païens, des véritables pauvres païens – j'entends des idolâtres ou des Sarrasins, s'il en est encore – je comprends qu'on les reçoive humainement. Ce qui, par contre, apparaît nettement contre indiqué, c'est que l'on pratique cet accueil-là ou un accueil quel qu'il soit, à ces hordes de païens et de païennes en atours sportifs masculins de la haute couture, qui se portent vers l'altitude, les fins de semaine, pour y étaler leur impudence. Pour qu'il y ait un accueil, il faudrait qu'il eût un rapport : or, de cette façon-là, il n'y en aura jamais. Voyez ces chanoines, d'une part, si émouvants, dignes et distingués – seigneurs dans leurs montagnes – et mesurez la différence ! Vous vous imaginez peut-être que leur temps leur appartient ? C'est une erreur. Ces gens ont de grandes préoccupations, des examens à passer, d'autres à faire subir, une économie à surveiller, mille détails à mettre au point. Enfin ce sont des solitaires ; ils ont des psaumes à réciter : tout l'office, toutes les heures. Une jeunesse leur est confiée – au total huit ou dix enfants et quelques grands – et ils doivent en prendre soin attentivement. En ce moment, au surplus, ils ont des militaires. Leurs limites et leurs droits doivent être réglés d'une façon qui ne porte ombrage ni à eux ni à personne et il faut une grande dépense de savoir-vivre et de bonne franche simplicité pour y parvenir.

De ces militaires, on en voit précisément un ou deux, par la fenêtre, qui restent immobiles dans la neige. Ils lèvent le bras et tiennent des baguettes. C'est pour faire des expériences techniques relatives à la force du vent.

Le Simplon, dans le temps, avant la percée du tunnel, était de nécessité première. De nos jours, celui qui veut aller à Milan n'a qu'à prendre le train. En trente ou quarante minutes il est de l'autre côté du tunnel. Donc ceux qui viennent sont ou bien des visiteurs – nous, par exemple – ou bien des gens du pays qui se rendent à Gondo ou d'autres localités du voisinage et qui ne font que se restaurer avec modestie, après quoi ils repartent.

Pour nous – et je bénis le Ciel – il en devait être autrement.

- Quel bon vent vous amène ?
- Un vent terrible. Je vous présente mon ami qui a la moitié de la figure gelée.
- Venez vous dégeler, dit le jeune chanoine-facteur en ouvrant la porte du réfectoire. Ensuite je m'occuperai de vos chambres. Tout est impérial ici. Les lits ont des aigles. Vous verrez comme vous serez bien. Venez d'abord vous réchauffer, manger quelque chose. Ensuite on vous présentera à monsieur le prieur.

Nous pénétrons dans cette salle et nous y retrouvons la religieuse, le cantonnier, le premier accordéoniste et l'autre. On nous sert une vaillante soupe,

des pois, de belles tranches de lard et de la mamelle de génisse séchée et revenue au four, le tout arrosé de barbera. Entre-temps nous causons d'une foule de gens et de choses et d'événements. Le jeune chanoine Pont est un ami de collège de mon compagnon. Nous allons vite aller voir nos chambres et puis procéder à une visite de tout l'édifice.

- Peut-être aimeriez-vous vous reposer ?

- C'est, je crois, ce que nous allons faire.

Nous convenons de nous retrouver dans une heure.

Ah ! Mais avant je ne dois pas omettre quelque chose. C'est très significatif des altitudes aussi cela. Pendant que nous mangeons et que nous causons, je ne cesse d'entendre un bruit des plus étonnants. C'est tout à côté, probablement dans une autre grande pièce. On entend des jodlages suraigus et prolongés et toute une polyphonie qu'ils font entre eux dans une persistance de l'écho que favorisent les voûtes.

- Ce sont les soldats qui chantent ainsi ?

- Non, ça vient de la cuisine. Ce sont les bonnes qui chantent en relavant les plats. Jamais on n'a pu empêcher cela ; alors elles chantent !

- Nous n'avons pas vu de chiens.

Je m'attendais à voir de beaux Saint-Bernard.

- Il n'y en a plus qu'un, et il est bien vieux. Nous l'avons mis en pension à Brigue. Un autre est mort il y a quelques années. Celui-là a son histoire. Nous irons le contempler empaillé quand nous visiterons les chambres princières.

Chambres d'enfants. Ils sont là, huit, comme j'ai dit, parfaitement roses et parfaitement sages. L'un est au piano. Il joue avec un seul doigt. Les autres étudient un problème devant une planche noire.

- Est-ce qu'ils sortent ?

- Très peu ; en tous cas pas en ce moment. Voyez quel temps il fait dehors.

Je comprends que tout le monde vit là comme dans une arche de Noé. Et puis le printemps viendra, deux mois plus tard qu'ailleurs. Peut-être quelques pauvres cerises en août.

En tout cas ils sont très propres et leurs vêtements sont de beau tissu crème ou violet, avec des carrés verts. De beau bas, de forts pullovers bien chauds.

Du reste il fait chaud partout.

Allons dans le sous-sol voir le chauffage central.

Là nous avons affaire à forte partie. C'est un laïque, un vétérinaire savant quelque peu légionnaire qui s'occupe de cet appareil. Il est en bleus, il a une petite barbe ; il est digne surtout et pas prolixe et n'a pas l'air de savourer outre mesure les éloges qu'on lui prodigue en nous le présentant. Nous le voyons encombré d'outils, de lampes, de fusibles, de contacts, bref de tout ce qu'il faut pour tenir en état cette chaudière monumentale ; mais aussi, parmi ces outils, des livres du XVIIIe siècle reliés en veau. Nous comprenons qu'entre-temps cet homme se

passionné sur des problèmes. Certes il est aimable, parle, répond, mais ne dit pas un mot qui ne nous fasse sentir l'incompétence de nos questions.

Par exemple je dis :

- J'ai vu l'orgue ; je m'étonne qu'avec la force dont vous disposez la soufflerie ne soit pas électrique. Il me semble qu'un petit moteur de cinq à six chevaux suffirait.

Il ne répond pas. C'est le jeune chanoine qui me fournit cette explication à quoi le simple bon sens aurait dû me rallier d'emblée :

- Vous comprenez, nous avons pour cela le vieux Manu qui ne sait plus que faire. De temps en temps il coupe du bois pour s'amuser. Il périrait d'ennui si, quand l'orgue joue, il ne devait pas souffler. Laissons donc aller ainsi les choses qui vont si bien.

- En effet...

A côté, se trouve un splendide cellier.

- Notre jardin d'hiver !

Des pommes, des pommes et des pommes. Odeur exquise. Elles sont petites, en apparence un peu ridées, mais fermes et savoureuses.

- En voulez-vous une ?

- Oui, pour cette nuit, si je me réveille.

Par terre croissent des endives dans de la sciure ; des carottes aussi, dans de grandes caisses. On en déterre une ou deux qui sont phénoménales.

Ensuite nous sortons, non de la cave, mais de l'édifice, par un petit couloir qui donne accès à l'étable où sont les vaches : quatorze splendides bêtes qui ne paissent que le temps d'un furtif été. Sur un tas de foin, je discerne un petit animal frileusement roulé en boule. C'est le chat. Il faut un chat quand il n'y a pas de bouc pour tenir compagnie aux bêtes dans une étable. Je le réveille, ma foi, je le prends dans mes bras. Il a peur d'abord, résolument inhabitué à ce traitement ; mais ensuite il ronronne. Drôle de regard, drôle de petite tête ! On dirait un chat de fresque. C'est bien ainsi en tout cas qu'il faut se représenter un chat de deux mille huit mètres d'altitude – je veux dire l'accoutumance à cette altitude (car on pourrait croire que c'est le chat qui a deux mille huit mètres).

Nous quittons ce sol sur lequel nous glissons pour marcher sur de la paille, de la sciure, puis par une haute branlante échelle qui perce tout le corps de l'édifice, nous accédons au galetas sous la toiture. Pour commencer, nous faisons jouer nos lampes de poche ; mais peu à peu nos yeux s'accoutument : un peu de jour vient du dehors. Nous admirons alors ce vaisseau. Jamais, je dois dire, je n'ai vu des poutres impressionnantes à ce point par leur largeur. Je me demande dans quelles séculaires forêts de rossignols tendres ont bien pu pousser et atteindre l'âge voulu des arbres de cette circonférence. Et aussi comment on a pu les transporter. Car ce n'est vraiment pas une blague : il n'existait pas de tracteurs à cette époque. Ce qui existait, c'était la volonté impériale et des énergies comme

Crétet, Dillon, Brongniart, Demoutier, Hausmann, Colombara de Ligornetto, Baupré et tant d'autres, qui ont réalisé l'irréalisable... Fichtre ! On les palpe, ces troncs, on promène ses phalanges dessus comme pour acquérir par vibrations un signe d'accueil à notre abasourdissement. Ce n'est pas cela qui se produit, c'est des craquements... Même pas plusieurs : un... dont la sonorité dans l'oreille a sa place, mais, par la mienne n'a jamais été perçue. C'est indubitablement notre pas, notre poids qui a produit cela. Nous ne pesons rien en comparaison de ce que représente ce gigantesque apport de troncs séculaires, mais c'est comme sur les cimes quand on effleure des rocs – au sommet quasiment jamais frayé du Mont-Ararat : il suffit du moindre frôlement pour éveiller des cataclysmes.

Procédant sur les poutres en bas dans immensément de poussière, je discerne des lits, beaucoup de petits lits en joli bois de sapin jaune avec un décor quand même impérial. Quelques-uns ont des cuivres – juste un petit déroulement de côté pour symboliser l'intension - , d'autres n'y ont que l'aptitude. Ce sont des lits pauvres, des lits sommaires, pour les temps où il y avait subitement beaucoup d'affluence.

- J'en voudrais un.

- Prenez-le. Quand vous voudrez. L'on n'en sait que faire.

Vite maintenant redescendons visiter les appartements impériaux. La première chambre est d'acajou tendre et de neige. L'on ne discerne que les bois. Le couvre-lit qui est blanc se confond avec la carpeste qui est blanche et le mur qui est blanc. On retient sa respiration quand on voit ça. C'est là que passa une nuit une toute jeune reine d'Angleterre impératrice des Indes. Celle-ci ne dort pas sur un pois, comme dans le conte d'Andersen. Elle se réveilla radieuse, but une lampée de cognac, puis se fit servir une fine tranche de jambon accompagnée de deux œufs. Ensuite elle fit quelques pas dehors. C'était l'été. Il y avait à cette époque encore des chiens. S'étant, pour un instant, séparée de son toutou favori – Dieu sait quelles scènes cela aurait pu produire – elle leur dispensa quelques gâteries et leur témoigna de l'intérêt. Avant de partir, elle cueillit, dit-on, une humble petite fleur qu'elle serra dans un livre, puis, avec une bonne grâce exquise, elle signa dans le registre.

Autre chambre, dite du prieur (le prieur des temps impériaux) dont pas un objet n'a été déplacé.

C'est là que se trouve ce chien, non à vrai dire empaillé. D'empaillé, il n'y a guère que la tête. Le reste a été traité comme on fait d'une peau de lion ou de panthère, c'est-à-dire que c'est une carpeste. Mais combien noble ! A l'endroit où furent ses yeux, fulminent deux agates. De son corps désormais aplati, sur lequel pourtant personne ne marche, dépassent ornementalement d'honnêtes dentelures de flanelle garance. Ses pattes aussi ont été respectées. Aplaties et plus droites que celles d'un fauve, elles s'épandent quasi métriquement, produisant le plus étrange effet.

Ce chien, tel qu'il est, a une histoire, et on nous l'avait promise. Si on ne nous l'a pas racontée, c'est à nous qu'en incombe la faute. Il y avait trop de parenthèses sans fins dans notre conversation, et au dernier moment, plus de place pour l'essentiel. C'est toujours ainsi quand on a un intense plaisir de se voir.

Restait encore la visite de la bibliothèque.

Le jeune chanoine en fait jouer la clef et nos regards avides se précipitent, nos mains s'élancent. Qu'y a-t-il ? Suarez, d'abord. Je suis ravi de cet accueil que nous fait dans la grande édition l'austère jésuite thomiste si en regain à notre époque. Quelques mots de son latin ibérique – nous tombons sur le traité du mariage – ne nous font pas oublier son portrait, son regard commandé, sa courte barbe. Ni non plus sa chambre à Grenade, dans le palais de sa famille où, depuis 1580, rien non plus n'a été dérangé.

Mais nous n'allons pas consulter que Suarez. Il y a là quelques centaines de brochures, des collections, des livres de format ordinaire, des herbiers, des atlas, des dictionnaires. Je cherche Suidas – le premier dictionnaire qui ait existé, rédigé en grec dans l'île de Quincey – sa première journée d'Oxford. Ah ! Mais on me montre autre chose, mille choses : des gazettes, des découpures, des collections de lettres à l'encre jaunie avec des silhouettes et des photographies des tout premiers temps de cet art. Nous n'arrêtons pas de tomber en extase, mais la bise de grésil non plus n'arrête pas de fusiller les fenêtres. Quel contraste entre cette préservation et l'altitude insensée et le temps qu'il fait dehors !

Je pense à Saint-Benoît-sur-Loire où il y avait une bibliothèque ainsi, je veux dire aussi diverse et aussi copieuse, et un flot insensé de brochures dans lesquelles on pouvait se perdre des après-midi entières. Mais alors il y avait quelque chose de parfaitement singulier. Les fenêtres restaient en général ouvertes, et alors, un jour, un éclair en boule avait traversé la pièce, faisant se délier en accordéon et choir dans le plus indescriptible tumulte trois cent quarante volumes d'une histoire brochée du XVIII^e siècle, laquelle avait ce titre : *Grande et complète histoire du monde depuis Adam jusqu'à Louis XV*. Il y avait un frontispice et, d'un côté, on voyait un homme nu avec une massue – c'était Adam – et, de l'autre, un dynaste en perruque et comme se promenant, le doigt en expectative sur une tabatière. Les feuillets de tous ces volumes qui s'étaient débrochés tenaient encore par les ficelles et occupaient un immense espace que soutenaient, en favorisant des ondulations, ici une chaise de paralytique du bon vieux temps – à roues pleines – verni en noir, là de curieux porte-manteaux, d'in vraisemblables télescopes, des ombrelles de jardin, des...

- Venez, venez donc.
- Quoi ?
- Dites.

- Eh bien, puisque nous sommes trois, nous allons compulser trois années des registres de signatures d'hôtes des temps avoisinant celui où Jean-Arthur Rimbaud franchit le col. J'ai l'impression que sa signature soit se trouver là.

Nous nous jetons sur ce travail, nous dépensons à cela une heure. Rien, hélas ! Beaucoup de noms russes et anglais sublimes avec l'énumération de leurs titres. Quelques considérants assez drôles, des vers parfois... mais pas ce que nous cherchons. Rimbaud s'est sans doute perdu au moment où il fallait signer, ou peut-être était-il à l'étable ou au grenier, ou dehors, ou peut-être n'a-t-il jamais passé là.¹

Une cloche tinte, d'ailleurs, et nous comprenons qu'il n'est que temps de nous précipiter à la tribune pur assister à l'office du soir. M. et moi nous n'avons pas de livre (nous n'en avons pas demandé). Nous replions notre esprit pendant que s'élève la psalmodie davidique. Que c'est étonnant quand même cette régularité dans la réédition d'une prière lyrique formulée par un roi qui jouait de la lyre au sein d'empires qui se sont abîmés sous les sables ! Sur d'autres, la mer s'est avancée.

Les chanoines sont au nombre de huit ou de neuf, le prieur en plus. Pendant tout notre séjour, nous ne les avons vus ici que dans les stalles. Chez eux, ils s'enferment, et la partie du monastère où se trouvent leurs chambres est séparée du reste par une grille.

Leur camail est donc rouge, mais d'un rouge moins éclatant qu'à Saint-Maurice.

Quant à la chapelle, elle n'est pas grande, mais elle est parfaite. C'est du baroque impérial, c'est-à-dire un peu sobre, avec je ne sais quoi qui annonce une initiative de tendresse fraîche dans les figures et un regain comme qui dirait d'hellénisme.

Dans le chœur, se trouve la statue de saint Bernard.

Souhaitons qu'aucun ensemblier chrétien ne passe jamais par là.

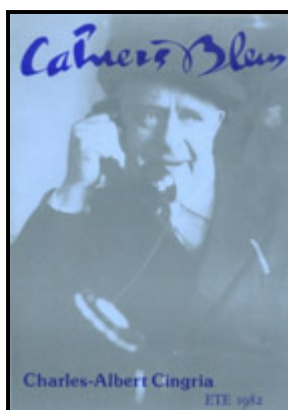
C'est demain que nous partons. Pas tout de suite, vers une heure de l'après-midi. C'est à ce moment que le traîneau postal sera de retour de Gondo, prêt à nous cueillir²

¹ Effectivement, Rimbaud n'a jamais passé le Simplon. Ce qui est certain, c'est qu'il s'est arrêté une ou deux nuits à l'hospice du Saint-Bernard, quand, traversant la Suisse enneigée à la fin octobre 1878, il se rendait à Gênes.

² * Ces notes, trop rapides, ne témoignent pas d'assez de reconnaissance. Quand même nos hôtes ne veulent pas en entendre parler, ce n'est pas une raison pour la sous-entendre. Emus et conquis par leur exquis procédés, nous devons de grands remerciements au révérend prieur d'abord, qui nous a marqué tant de bienveillant intérêt en se dérangeant deux fois pour venir s'entretenir avec nous amicalement – nous l'avons senti du fond du cœur – la dernière fois au moment du départ ; ensuite à notre introducteur, notre ange, le cher novice Pont. Celui-là nous a témoigné plus que de l'amitié : c'était de la franche camaraderie. Ensuite au très attentif et diligent novice hospitalier qui avait de si belles lunettes, et qui a pris soin de nous bien au-delà de nos désirs... comme de nous apporter dans notre chambre une bouteille de vin blanc. Nous eussions alors voulu trinquer. C'était impossible. Ni lui ni son collègue ne consentirent jamais à fumer une cigarette avec nous. A tous merci, et retrouvons-nous. Surtout retrouvons-nous. Ce sont des moments qui comptent, ceux que nous avons passés auprès d'eux.

Est-ce fini ? Pas tout à fait.

Il faudrait toujours, dans un voyage, décrire très minutieusement le retour, dût-on ne retrouver que les mêmes visages et les mêmes lieux. C'est pourtant ce que nous ne ferons pas.



Charles-Albert Cingria La Grande Ourse

Gallimard, 92p.

"Chaque être (...) est une pile chargée à mort"
Cingria, *Le Comte des Formes*, 1939.

Charles-Albert Cingria (1883-1954) est un mystère. Rares sont ceux qui connaissent ce poète suisse, plus rares encore sont ceux qui l'ont lu. Sous son chapeau, Cingria a un air malicieux, mais il n'évoque rien à personne. C'est un peu comme si ses œuvres avaient été rangées dans un tiroir, comme si le temps même avait oublié son nom. Cingria n'est pourtant pas passé inaperçu au cours de cinquante années d'une production éparse. Claudel, le chrétien pointilleux, voyait en lui "un de ces lutins insaisissables de qui on peut toujours attendre de l'inattendu", un "papillon de bibliothèque", ajoutera-t-il plus tard. Cocteau lui emboîte le pas : Cingria est "une phosphorescence qui court". S'il s'est attiré dans les années 40 les foudres de Druon ou de Chardonne, Cingria a obtenu la dévotion de Max Jacob, de son compatriote Ramuz, de Jouhandeau, d'André Pierre de Mandiargues, de Marcel Arland, de Mermod son éditeur. Après avoir dilapidé le pécule familial, il déambule dans les ateliers de Modigliani, Dubuffet, chante les louanges de Fernand Léger. On le dit alors ombrageux, versatile, un peu troubadour, amuseur, noctambule. Trop libertin pour les uns, trop maurrassien pour les autres, Cingria défraye la chronique. On pourrait aligner les formules, mais il n'en est pas une qui puisse vraiment le saisir. Sa personnalité comme son œuvre restent mouvantes.

Allergique aux convenances, déroutant, Cingria sillonne la campagne sur sa bicyclette, il est comme la statue de Giacometti aux longues jambes de métal, il marche dans le temps, s'égare dans les galeries de l'esprit. Henry Miller, l'hérétique de *Plexus* et *Nexus*, salue un "homme qui a l'air d'un clown, ou d'un prêtre défroqué". Un pantin tout débraillée qui, dit-on, ira jusqu'à anticiper sur les surréalistes sans jamais les rallier. Cingria avait le pas de l'étranger à l'affût de tout, le pas de celui qui traverse le paysage plus qui ne le découvre. Des *Limbes* (1931) à *Enveloppes* (1946) en finissant par la toute récente publication posthume *La Grande Ourse* (2000), il épingle l'évidence à son veston. Epistolier de l'ordinaire, ce catholique romain élève les évidences au rang de métaphysique et comme antidote à ceux qui n'attendent que des "choses profondes", il préconise de "bouffer, mastiquer, indéfiniment, et boire indéfiniment". Pour vagabonde qu'apparaisse son écriture, elle n'en est pas moins profondément subtile. Il s'est escrimé, avec le levain de la simplicité, à faire lever une pâte toute baroque. "Il a un style gras et onctueux avec quelque chose de monacal", précise l'éminence grise de la NRF, Jean Paulhan.

Au fond, le suisse normand n'écrit pas, il virevolte : "son admirable langue ne me représentait pas un style, disait Cocteau, mais une démarche". Tout au plus alors est-il un errant, gouailleur, qui évoque dans sa prose l'anecdotique, la magie de l'ordinaire. "Il y a un droit à exister et à se perdre dans la foule sans avoir à rendre compte de rien ni à personne". Cingria, apôtre de la liberté. Il prête sa voix aux silhouettes entrevues, son

crayon devient pinceau quand il dessine dans des pages admirables le portait de ses amis, Ramuz surtout, Max Jacob évidemment. Les voix d'outre-tombe reprennent vie grâce à son érudition. *Pétrarque* (1932), Dante, Virgile renaissent sous sa plume, tandis qu'à son tour il "devient fantôme". Son écriture ne vaut que parce qu'elle n'est pas bridée. Elle est ce point de contact où réel et imaginaire, enlacés l'un dans l'autre, éveillaient à la rêverie. Entre la bizarrerie du détail et l'extrême simplicité du sens, les choses, dans l'œil de Cingria, se transforment, s'ennoblissent. "Le naturel (...) est bien surnaturel", écrira-t-il. Il faut savoir observer, voilà tout. Voyageur sans le sou, bourlingueur, on le retrouve battant le pavé des Eglises italiennes, bouillonnant au soleil d'Afrique du Nord et d'Espagne. D'aucuns le rangeront aux côtés d'un Blaise Cendrars, d'un Valéry Larbaud ou d'un Michel Leiris. Mais les voyages ne sont que des excuses, il faut s'arranger avec soi-même. "S'enfuir de quoi ?, demande Cingria, Eh bien de soi, d'abord (...)".

Il ne voulait pas courir après le temps, au risque d'être oublié, d'être relégué dans le purgatoire des poètes maudits. Connus de tous hier, oubliés aujourd'hui, ce poète est entré à reculons dans le cercle des damnés. Mais peut-être est-ce la destinée du poète de n'appartenir à aucune époque, de s'estomper au fil des promenades et des errances, de n'être qu'une voix fragile.

[Anthony Dufraisie](#)